PAKISTAN

MARIA, LA FILLE EN SH QUI DÉFIE LES ISLAMIS

Championne de squash, Maria Toorpakai Wazir est devenue, dans cette République islamique, le symbole du combat des femmes.

PAR ALAIN LÉAUTHIER



reha nyari / ellis freedom forum

ORT
TES

C'est entre 4 et 5 ans, aux marches d'une existence à peine entamée et jusque-là *« bercée de tendre insouciance »*, que la Pakistanaise Maria Toorpakai Wazir s'est révoltée. Ses robes de petite fille née dans la zone tribale ultraconservatrice du Waziristan du Sud, l'encombraient, inutile carcan de tissu dont elle fit un joli feu devant la parcelle familiale. Prolongeant dans un même mouvement ce défi précoce à des règles supposées immuables, et dont elle ignorait encore tout, l'enfant tailla court de trop longs cheveux, s'épargnant ainsi pour plus tard l'obligation d'avoir à les couvrir. Devenue deux décennies plus tard (elle fêtera ses 27 printemps en novembre) le symbole du combat des femmes dans la République islamique du Pakistan et la joueuse de squash numéro un du pays, à Oslo où elle participait en mai dernier au Freedom Forum, le « Davos des dissidents », jamais Maria Toorpakai ne se décrit comme un ex-*tomboy*, un garçon manqué. *« Bien sûr, je n'étais pas semblable aux autres gamines de mon âge, mais parce que, en vérité, je voulais jouer dehors et jouir de la même liberté que les hommes. »*

La « faute » peut-être, sûrement même, à ses parents. A son père notamment, Shamsul Qayyum Wazir, aîné d'une fratrie issue d'une lignée ancienne de chefs de clan pachtounes établis dans la verdoyante vallée de Shakai, réputée pour son air frais, ses nuages fréquents... et ses combattants talibans. Un endroit parmi les plus dangereux au monde, paraît-il... *« Mon père aussi s'était révolté, contre l'amour trop étouffant que lui portaient son propre père et le père de son père, et il s'est peu à peu construit contre eux et leurs idées rétrogrades. Il a lu, il a appris, il a vu l'injustice faite aux femmes et a choisi de soutenir leur droit à l'éducation. »* Bien qu'ayant abandonné ses études au lendemain de leur mariage, l'épouse de Shamsul Qayyum Wazir pourra ainsi enrichir ses connaissances et compter sur l'aide de ce mari éclairé, enseignant comme elle, pour assurer les tâches domestiques. *« Quand il le fallait, mon père nettoyait le sol de la maison, il cuisinait, cuisait le pain et s'occupait de ses enfants. Aucun autre homme ne se comportait ainsi dans le système tribal et il n'avait que très peu ou pas d'amis. »* Les ennemis, en revanche, abondent, et jusque dans les rangs du clan familial. *« Mon oncle et mon grand-oncle étaient jaloux de l'intelligence de mon père. Ils n'ignoraient pas le risque que représente l'éducation pour le pouvoir des chefs et s'abritaient derrière la religion pour le conserver. »* Moqué, tancé, régulièrement menacé et un temps détenu de force, Shamsul Qayyum Wazir devra changer plusieurs fois de domicile pour échapper aux fatwas des bigots d'Allah et de parents bornés.

Le jour où la petite Maria se débarrasse de ses frusques et enfile les vêtements d'un de ses quatre frères, loin de s'offusquer de ce transformisme prépubère, son pater la bombarde « Changez Khan » (« Gengis Khan » en ourdou) de la maisonnée ! *« En réalité, j'étais la plus forte, plus forte que ma sœur Ayesha de constitution physique assez fragile, plus forte que mes frères même. En m'habillant comme un garçon, contrairement à elle, je pouvais me promener dans les rues, et j'ai adoré le faire ! »* Quelques années plus tard, le hasard d'une affectation conduit la famille dans une autre zone tribale, au sud de Peshawar, plus précisément à Darra Adam Khel, charmante bourgade sous emprise talibane dont la quasi-totalité des échoppes sont dédiées à la vente d'armes, le plus souvent dans la plus parfaite illégalité. Le choc est rude, leur résidence est caillassée à plusieurs reprises. Le père décide d'initier Maria, alors âgée de 10 ans, au tir de défense. Elle n'aura pas à s'en servir, mais, face au climat d'hostilité, ils déménagent à nouveau, vers la grande ville cette fois, Peshawar, distante d'une quarantaine de kilomètres.

"BIEN SÛR, JE N'ÉTAIS PAS SEMBLABLE AUX AUTRES GAMINES DE MON ÂGE, MAIS PARCE QUE, EN VÉRITÉ, JE VOULAIS JOUER DEHORS ET JOUIR DE LA MÊME LIBERTÉ QUE LES HOMMES."

LE SPORT, PLANCHE DE SALUT

A l'époque, la capitale historique des tribus pachtounes n'est pas encore soumise aux attaques incessantes et aux attentats meurtriers des diverses factions islamistes, mais l'ambiance y est à peine plus tolérante que dans les villages du Waziristan. Maria n'en démord pas, déambule dans les rues et y affronte la morgue des petits durs. Un beau jour, après un premier conflit, trois d'entre eux la suivent et, histoire d'imposer leur autorité, corrigent à coups de brique celle qu'ils prennent pour un concurrent en testostérone. Shamsul Qayyum Wazir prend peur et lui interdit désormais les virées loin de la maison. Mais pas le sport qui deviendra sa planche de salut et son billet de sortie pour échapper à l'enfermement.

Car Maria ne s'est pas contentée de piquer à ses frères leurs fringues. Elle leur a aussi emprunté leur goût de la dépense physique. L'un d'entre eux surtout pratique assidûment la musculation dans un club de la ville. Elle le rejoint et à 12 ans >

> décroche un titre de vice-championne du Pakistan en haltérophilie. Côté garçons bien sûr... Elle découvre aussi le volley-ball, s'y révèle formidable « compétiteur » jusqu'au jour où, inscrite dans un championnat, elle doit se soumettre à l'obligation de la pesée. *« Il fallait enlever les vêtements, on a décidé de refuser et le board du club a laissé faire... »* Les voies de la liberté sont impénétrables. Même au Pakistan. Elles prendront ensuite la forme d'une raquette de squash. Avec le cricket, legs colonial partagé avec les frères ennemis indiens, le polo ou le hockey sur gazon, le squash est une passion nationale. *« J'ai tout de suite aimé,* raconte la jeune femme. *J'ai fait part de mon envie de pratiquer à mon frère puis à mon père qui une fois encore a donné son accord. »* A Peshawar, un des meilleurs clubs du genre dépend alors du commandement de l'armée de l'air, comme autrefois de la British Air Force. Shamsul Qayyum Wazir tente d'y négocier l'inscription de son « fils », mais l'administration exige un certificat de naissance. Maria redevient une fille... Avec le soutien du manageur qui a perçu son potentiel, elle va pourtant s'entraîner et se révéler tout aussi redoutable dans la maîtrise de la petite balle de caoutchouc qui peut atteindre des vitesses phénoménales. *« J'avais une main très forte, le staff était bon et me soutenait, mais la nouvelle de ma véritable identité s'est répandue et les ennuis ont commencé. »*

SOIF D'ÉMANCIPATION

Le directeur de l'école où elle est inscrite la congédie, des commerçants qui l'ont reconnue l'insultent ou refusent de lui vendre leurs marchandises. *« J'ai réalisé à quel point il m'était difficile de trouver ma place dans un univers dominé par les hommes. »* Les années suivantes vont alterner bonnes et mauvaises expériences. Une médaille de bronze au championnat du monde junior – elle a alors 16 ans – et une participation remarquée en 2007 au très prestigieux Alexandria International Squash Open – une première pour une Pakistanaise – lui valent l'attention des plus hautes autorités du pays. *« Le gouvernement était content, tout le monde était content. »* Presque tout le monde... La veille garde pachtoune n'a jamais pardonné à la famille hérétique sa soif d'émancipation. Plusieurs fois, Shamsul Qayyum Wazir sera sommé de *« relire le Coran »* et de mettre rapidement un terme au scandale que représentait l'impudente exhibition de sa fille en short. *« Ils ajoutaient : "sinon tu en paieras les conséquences". »* Des années durant, Maria Toorpakai Wazir devra ainsi se résigner à s'entraîner seule chez elle, projetant avec rage et des heures durant la balle contre les murs de sa prison domestique. *« Ce fut une sale période. J'étais déprimée et mon avenir me semblait bien obscur. »* La situation du pays n'incite guère alors à l'optimisme. A partir de 2007, l'insurrection talibane prend de l'ampleur et entraîne la répression quelquefois aveugle

AYESHA GULALAI WAZIR, LA SŒUR DU PARLEMENT

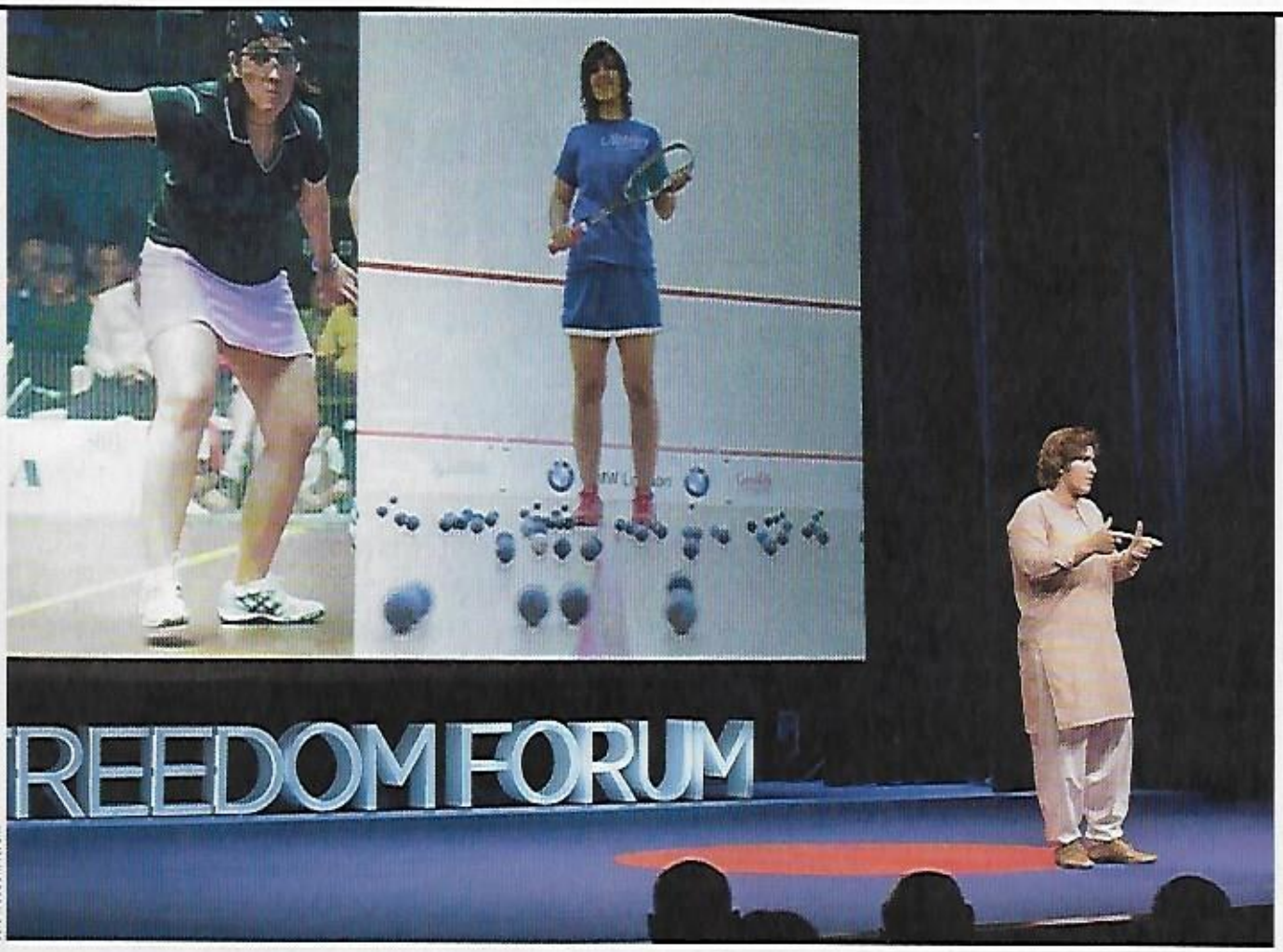
Dans la famille Wazir, demandez aussi Ayesha Gulalai. Si son aventure sportive et humaine a fait connaître Maria Toorpakai dans le monde entier, sa sœur occupe aujourd'hui une place à part dans la vie politique pakistanaise, troisième femme seulement issue des zones tribales à entrer au Parlement, en 2013 (nommée et non élue sur un siège réservé). Et, dans ce cas aussi, la détermination des parents à promouvoir leurs deux filles se sera révélée décisive. *« Moins solide physiquement que moi, Ayesha ne sortait pas de la maison,* raconte Maria. *Mais elle s'exprimait très bien, et mon père a décidé de l'inscrire dans des sortes de challenges oratoires organisés dans diverses écoles du pays, à Peshawar, Lahore ou Islamabad. »* Ayesha n'a pas encore 10 ans, mais, lors de ces joutes très prisées, elle prend souvent le dessus sur les débatteurs mâles, au point d'attirer l'attention des producteurs d'un show politique télévisé auquel elle participera trois ans plus tard. A 16 ans, elle écrit des articles dans une publication de l'Union des journalistes. Entretemps, grâce à ses relations, Shamsul Qayyum Wazir l'a introduite dans l'entourage de Benazir Bhutto, la dirigeante du Parti du peuple pakistanais (PPP) qui sera deux fois Première ministre. *« Un jour, alors qu'elle venait de prononcer un speech en son honneur, Benazir lui a donné 10 000 roupies et lui a demandé de toujours l'appeler "mère" plutôt qu'"excellence". »*



youtube 2017

LA PARLEMENTAIRE milite activement pour la promotion des femmes dans les zones tribales.

La relation privilégiée ne sera interrompue que par le long exil de Benazir Bhutto à l'étranger. Elle reprendra brièvement lors du retour de Benazir au pays, en octobre 2007, et jusqu'à son assassinat deux mois plus tard. Membre il y a peu encore du Pakistan Tehreek-e-Insaf (Mouvement du Pakistan pour la justice, PTI), fondé en 1996 par l'ancienne star de cricket Imran Khan, Ayesha Gulalai Wazir milite activement pour la promotion des femmes dans les zones tribales, mais défend aussi une ligne de négociation avec les talibans et, au nom de la souveraineté nationale, met en cause régulièrement l'usage intensif des drones, en particulier sous la mandature Obama. ■ A.L.



oslo freedom forum

MARIA TOORPAKAI WAZIR, ici, lors de l'Oslo Freedom Forum le 24 mai 2017, vit désormais entre Toronto et le Pakistan où elle multiplie les projets à destination des jeunes filles et des enfants.

des forces armées dans certaines zones tribales. *« Les talibans attaquaient les écoles, multipliaient les attentats dans les mosquées et l'armée répliquait tout aussi brutalement. Le village de mon père a été bombardé. J'ai commencé à songer à l'exil, comme tant d'autres, et j'ai envoyé des dizaines de mails à des clubs de squash à l'étranger pour proposer mes services. »* Clin d'œil au destin, le passeport pour une nouvelle vie sera délivré par un homme et pas le premier venu dans le monde du squash : champion du monde en 1998 et numéro un mondial quand il prit sa retraite en 2006, le Canadien Jonathon Power, surnommé « le Magicien », l'invite à Toronto. Maria y débarque finalement le 22 mars 2011 après un détour par le Delaware et la Caroline du Sud et en ayant survécu, plus tôt, à une sérieuse crise de dengue contractée en Malaisie. *« Ma mère avait rêvé d'un mouton noir quand je suis tombée malade à Kuala Lumpur. Mais je m'en suis sortie. N'en déplaise à tous ceux qui ont voulu me soumettre, je suis forte ! »*

Classée 56e joueuse mondiale mais toujours au sommet de sa discipline au Pakistan, Maria a désormais un pied à Toronto –sa résidence permanente –, un autre dans son pays natal où elle multiplie les projets à destination des jeunes filles et des enfants. *« Je veux leur donner l'accès à une raquette, de squash bien sûr, mais aussi à un stylo, enfin à l'éducation. Avec les valeurs du sport et de la culture, je suis sûre que je peux aider à changer mon pays. Je me bats tout simplement pour les droits humains. Ceux des femmes mais aussi ceux des hommes. En réalité, chez moi ils ont les mêmes problèmes et affrontent les mêmes dangers, l'injustice et le terrorisme. »* Elle dit croire en Dieu, *« le Créateur [...] quel que soit le nom qu'on lui donne »*, mais plus que jamais elle s'insurge contre les prétentions de la religion à gouverner les affaires du monde. *« Récemment, un jeune homme a été tué au Pakistan parce qu'il avait prétendument blasphémé. Le voile, je l'ai refusé au Pakistan, ce n'est pas pour le porter maintenant. La foi n'a rien à voir avec les apparences vestimentaires. »* Fille ou garçon... ■ A.L.

"AVEC LES VALEURS DU SPORT ET DE LA CULTURE, JE SUIS SÛRE QUE JE PEUX AIDER À CHANGER MON PAYS. JE ME BATS SIMPLEMENT POUR LES DROITS HUMAINS. CEUX DES FEMMES ET DES HOMMES."